

Rien ne remplace une mère, un père . . . et pourtant

Il y a tant de choses à raconter sur notre enfance passée au Foyer que cela ne tiendrait même pas dans un gros livre : les repas en groupe, la nourriture dans nos « vaisselles » incassables au goût si particulier, les batailles de polochons dans le dortoir, les numéros sur chacun de nos vêtements, les bains . . . avec des maillots de bain que même Tarzan ne voudrait pas mettre - (allez savoir pourquoi « je l'oubliais » souvent quand on allait à la piscine avec l'école). Il y a aussi les meilleurs souvenirs, les vacances à Dabo et Saverne, nos interminables matchs de foot dans la grande cour, et puis, surtout, Noël, la seule fois où j'ai vraiment eu le sentiment d'être comme les « autres » enfants, des cadeaux sur les belles tables blanches si joliment décorées, le rapprochement avec les éducateurs, devenus pour l'occasion, souvent complices quant aux choix du cadeau (tiens Sepp, tu as reçu un 33 tours de Hendrix ?) Ah ! Oh ! Toutes les portes de la villa sont ouvertes pour nous. Je n'oublierai jamais le Noël du Foyer dans cette immense maison qui, le 24 décembre rayonnait, s'enivrant de bonheur comme aucune autre dans la ville. Il y avait aussi les moments difficiles : les corrections et autres punitions, parfois collectives et pas toujours justifiées, la frustration de ne pas pouvoir se justifier . . .

Mais je préfère aujourd'hui gratter un peu plus profond pour partager ce que j'ai ressenti au fond de moi. J'entrouvre donc la porte de mon donjon, là où se trouve l'essentiel, la partie invisible et pourtant si réelle de mon enfance.

Je n'ai absolument aucun souvenir de « parents » ou famille. Ma mère, malade, n'a pas pu s'occuper de nous. Pour faire simple, nous sommes passés mon frère et moi (je devais avoir un peu plus d'un an) d'abord dans une famille, une autre, un court passage chez mon père, puis le Foyer « dépositaire » dont je me demande encore aujourd'hui qui a choisi ce nom, pour arriver en 1966 au Foyer Charles Frey.... Mon grand frère était tout pour moi, ma seule famille. Arrivés au Foyer nous avons de suite été séparés car nous n'étions pas dans la même « tranche » d'âge ; j'ai donc passé toute ma jeunesse sans lui. On ne se voyait que lorsque mon père venait nous sortir ... et c'était assez rare. Pour le petit garçon que j'étais, tout dans cette nouvelle « maison » était immense, trop grand pour moi : le couloir qui mène, tout au fond, au groupe du « Chez Nous », les escaliers, le grand dortoir, les grandes fenêtres etc. J'étais simplement perdu. On me présente à une dame d'un certain âge, droite, sévère. C'est durant ma 2ème journée au Foyer que j'ai reçu ma première gifle, je ne sais plus pour quelle raison. Mais cela ne m'a pas empêché, avec le temps, de beaucoup aimer Tante Germaine, si bien que lors de son départ en retraite, nous étions avec Mao et les autres, en pleurs. Nous sommes allés parfois lui rendre visite : elle habitait tout près, rue de la Ziegelau.

C'est à l'école que j'ai commencé à comprendre : je suis forcément différent des autres. Que se passe-t-il dans ma tête, mon cœur ? qui m'aime ? Je fais partie de qui, de quoi ? Pas de maman à la sortie de l'école, pour m'embrasser, pour me demander si tout allait bien, pour me consoler alors que j'ai peut-être fait un caprice, une gomme égarée ou volée, pour m'acheter une glace, un petit pain etc. Personne à qui je peux raconter aujourd'hui : « le maître a dit . . . il nous a expliqué ceci, cela », pas de conseils, de bises, de signe d'affection,

pas la moindre attention. Et avec le temps c'est en fait de cette carence affective dont, je crois, beaucoup d'entre nous, avons le plus souffert. Ce manque, d'abord se développe à l'intérieur : c'est un sentiment de solitude, de vide, une douleur et une souffrance invisible. Et puis avec le temps cela façonne notre comportement : on est plus sur la réserve, on accepte moins facilement une directive, on devient souvent rebelle même si cela ne se traduit pas toujours dans nos actes.

Dans cette situation, quelque chose nous pousse, c'est comme un instinct de survie, sans vouloir dramatiser, à réagir . . . vite, et de façon insoupçonnable. On voit que les autres du groupe, au Foyer, sont comme nous. Et c'est de là, pour ma part en tout cas, que tout commence : on réalise, ou plutôt, on ressent que c'est ici un peu notre nouvelle famille. On se jette à l'eau, on doit simplement essayer de nager . . . pas le choix. Et on apprend vite, sur le plan humain, à créer des liens. Ils se développent très rapidement, ça peut aussi s'expliquer par le fait d'être ensemble tout le temps, toute l'année. On comprend qu'on est dans la même situation, qu'on vit les mêmes choses. Aujourd'hui encore, je suis étonné de voir combien ces liens tissés, il y a si longtemps, sont si solides. Pour moi, mais je suis sûr que je ne suis pas le seul, cela m'a permis de bien vivre ma période au Foyer Charles Frey. J'y ai appris l'amitié, le partage même si on n'avait pas grand chose, on partageait presque tout : un vélo, un ballon, des disques... même parfois un polo ou autre vêtement pour, par exemple, aller à la foire de la place de l'Étoile, histoire d'attirer l'attention des filles. Et puis, il y a une chose que je n'ai pas encore retrouvée ailleurs : la solidarité... Surtout dans les moments difficiles, mais pas que, heureusement.

Je suis maintenant un « ancien » et mon témoignage serait incomplet s'il s'arrêtait à ma sortie du Foyer, car justement je suis un ancien . . . depuis plus de 40 ans et la vie continue.

La première chose que je désire dire, en regardant en arrière sur cette période c'est que je ne regrette rien, malgré les problèmes, malgré les difficultés, même si nous savons tous que notre enfance n'était pas « normale », équilibrée. Au contraire, je pense que cela m'a forgé un caractère et m'a rendu plus fort. Car oui, dans certains domaines nous sommes plus forts. Et chacun doit vraiment être conscient de ça. Je traîne, c'est sûr, quelques séquelles liées à un certain manque affectif, surtout maternel, mais je fais avec. Au départ, par crainte de ne pas pouvoir assumer cette lourde tâche de parent, par peur de ne pouvoir donner ce que moi-même n'ai pas connu, un foyer, je n'avais pas trop « envie » de me marier, de fonder une famille. Et puis ça s'est fait, naturellement. Avec mon épouse nous avons eu deux enfants, nous leur avons donné je crois, beaucoup d'amour et une bonne éducation. Ils ont une maman aimante et généreuse.

Pour finir, j'ai une pensée pour tous les éducateurs, les éducatrices (les bons et les moins bons), qui ont une si grande et difficile responsabilité. . . car tout le monde le sait : personne ne remplace un père, une mère, une famille. Je voudrais profiter de l'occasion qui m'est donnée, pour en remercier un en particulier. Je sais qu'il n'aime pas les louanges, mais tant pis pour lui, car je désire que son nom soit cité dans mon témoignage. Cet homme a consacré toute sa vie professionnelle au Foyer, à nous, à des centaines de jeunes. Il a tant donné de son temps pendant toutes ces années et continue de le faire alors qu'il est à la

retraite. Sans lui je n'ose même pas imaginer ce que serait l'Association des Anciens du Foyer Charles Frey dont nous fêtons cette année le 140^{ème} anniversaire. Cet homme c'est Christian Pfeiffer, le président de l'Association des Anciens du Foyer. Merci Christian.

Je termine enfin mon témoignage par un petit extrait d'une chanson de Bob Dylan qui fait partie de ma vie depuis très longtemps. (Prix Nobel de littérature 2016) :

*« Puissiez-vous grandir dans le vrai ;
Puissiez vous toujours chercher le vrai autour de vous
Puissiez-vous faire pour les autres, et que vous acceptiez que les autres fassent pour vous
Que vos cœurs soient toujours joyeux...et que vous restiez, pour toujours jeune(s) »*

Joseph SIEGEL a été pensionnaire de janvier 1966 à septembre 1974.

Il est membre du Conseil d'Administration de l'Association depuis 2002.